Mort en Amérique d'une petite reine française de beauté

Mlle Lyette Teppaz, la jeune fille la plus charmante de France, qui devait représenter la France au tournoi international de beauté de Chicago, est morte à l'hôpital d'Henrotin. Souffrant, depuis son départ pour l'Amérique, d'une péritonite, la jeune fille n'avait pu assister, à son arrivée à Chicago, qu'aux premières manifestations du grand concours de beauté organisé par la presse.

Bien que son état général fut reconnu sans gravité par les médecins qui la soignaient Mlle Teppas eut un peu de fièvre et ne tardait pas à succomber dans le courant de la nuit de mardi.

Lorsque les cinq médecins et les infirmières qui se tenaient au chevet de la jeune malade constatèrent que leurs soins devenaient inutiles, le consul de France, M. René Weiller, et Mme Weiller, ont rendu visite à Mlle Teppaz, et le R. P. Joseph Morrisson lui a administré les derniers sacrements.

La dépouille de la jeune Savoyarde a été embarquée hier à bord de l' « Empress of Britain », qui arrivera samedi prochain à Cherbourg. De là, elle sera transportée à Chambéry, pour être rendue à sa terre natale.

L'attentat contre M. et Mme Venizelos

Nous avons annoncé, dans nos dernières éditions d'hier, que M. et Mme Venizelos avaient été victimes d'un attentat à Athènes, mardi, à 23 h. 30.

Les inconnus qui ont tiré sur l'automobile de M. Venizelos étaient au nombre de six ou sept. Ils se trouvaient dans une automobile qui suivait, depuis Kephissia, la voiture de M. Venizelos et celle de la garde du corps de l'ancien président du Conseil. Une véritable fusillade s'est engagée entre les gardes du corps et les agresseurs.

Mme Venizelos porte quatre blessures, mais sa vie n'est pas en danger. L'ancien président du Conseil a été légèrement blessé par des éclats de vitres. Le chauffeur de l'une des voitures et deux gardes du corps ont été grièvement blessés et l'un d'entre eux serait dans le coma.

L'attentat a causé une émotion considérable parmi la population. Toutes les forces de police ont été mobilisées pour retrouver les auteurs de l'attentat.

LE CRISTAL DE QUARTZ POSSÈDE D'EXTRAORDINAIRES PROPRIÉTÉS ÉLECTRIQUES

Le duc de Gramont a exposé, à l'Académie des sciences, les résultats des recherches qu'il poursuit avec M. Daniel Béretski, sur le cristal de quartz, dans un champ électrostatique. On peut arriver à obtenir ainsi un véritable moteur électrique, puisque pour un cristal de faible volume les auteurs obtiennent un mouvement de rotation extrêmement rapide sans aucun axe matériel.

UN TUÉ ET QUARANTE-SEPT BLESSÉS DANS UN ACCIDENT D'AUTO

On mande de Breslau qu'une automobile qui transportait 80 jeunes gens de l'Association nationaliste Sharnhorst, a défoncé le parapet d'un pont près de Ohlau et est tombée dans le vide. Un chef de l'association a été tué et 47 jeunes gens grièvement blessés.

UN VOL DE 500.000 FRANCS DE BIJOUX A MARIAKERKE PRÈS D'OSTENDE

(DE NOTRE RÉDACTION BELGE)

En rentrant dans sa villa de Mariakerke-lez-Ostende, Mme Raymond Vaxelaire, propriétaire du « Bon Marché », à Bruxelles, avait déposé ses bijoux sur sa table de toilette. Le matin elle s'aperçut avec surprise que tous les bijoux avaient été volés. On ignore si le vol a été commis pendant la nuit ou au début de la matinée. Les bijoux volés avaient une valeur d'une demi million.

LE CONGRÈS INTERNATIONAL SUR LE TRAVAIL INDUSTRIEL DE LA MÈRE ET LE FOYER OUVRIER

Le congrès international sur le travail industriel de la mère et le foyer ouvrier s'est ouvert hier matin, à Paris.

Mlle de Lalieux, secrétaire générale des œuvres sociales féminines ouvrières de Belgique, a présenté le rapport général sur les « causes et conséquences sur le travail des mères ».

M. Blain, de Roubaix, secrétaire de l'Union internationale des syndicats chrétiens des textiles ; Mme Pertuzot, des groupements d'activité populaire ; Mlle Jeanne Aubert, représentant la jeunesse ouvrière chrétienne féminine de Belgique, firent d'émouvantes déclarations sur la situation des familles ouvrières privées de la mère.

DÉCOUVERTE EN ALLEMAGNE DE NICKEL SYNTHÉTIQUE

« Le jour de la Pentecôte, nous avons réussi, dans notre laboratoire, à transmuter un atome d'aluminium en atome de nickel », télégraphient deux chimistes allemands de Nuremberg, au chancelier Adolf Hitler.

« L'industrie des armements et toutes autres industries seront libérées de la dépendance de l'étranger, grâce au nickel allemand. C'est avec la grande joie que nous apportons au chancelier cette contribution à l'affranchissement de la patrie. Nous mettons notre découverte à sa disposition dans l'intérêt de l'Empire.

Un Polonais tua son propriétaire à Meudon et se suicida

M. Louis Thiéry, âgé de 62 ans, propriétaire d'un immeuble de deux étages situé à Meudon, 36, rue Maisent, avait eu pour locataires, il y a environ six ans des Polonais qu' eux-mêmes avaient pris en pension un de leurs compatriotes nommé Karol Pickut, âgé de 38 ans, manœuvre spécialisé. Mais les Polonais ayant eu à se plaindre de leur pensionnaire, l'avaient fait mettre à la porte par leur propriétaire. Depuis, Pickut, qui habitait à Bobigny, nourrissait des idées de vengeance. Actuellement en chômage, il se rendit mardi soir à Meudon pour mettre ses projets à exécution.

Vers 22 heures, en effet, plusieurs détonations se faisaient entendre dans l'immeuble de M. Thiéry. Un voisin accourut et aperçut derrière la porte de l'appartement du propriétaire deux cadavres : celui de M. Thiéry, qui avait reçu cinq balles de revolver dans la tête et au cou et, près de lui, le cadavre du meurtrier, Karol Pickut, qui après avoir assassiné son ancien propriétaire s'était fait justice en se tirant une balle dans la tempe droite.

La police de Meudon, immédiatement prévenue, se rendit sur place. Dans une des poches du meurtrier, on trouva une lettre dans laquelle Pickut faisait savoir aux policiers qu'il était déterminé à commettre un crime.

LES ACCIDENTS DE LA ROUTE

Un Lillois tué par une auto à Ennetières

Mercredi, vers 15 h. 30, un piéton conduisant un cheval se dirigeait vers Pont-à-Marcq, en tenant la droite de la route, lorsqu'en arrivant à l'entrée d'Ennetières, il fut accroché au passage par une automobile conduite par M. Alphonse Turotte, directeur de l'Institut Turbigo, rue du Collège à Roubaix, lequel accompagné de sa femme se dirigeait vers Lille.

Au moment de croiser le piéton, M. Turotte doublait également une auto et, on ne sait comment il se fait qu'il tamponna le piéton. Toujours est-il que celui-ci fut violemment projeté sur la voiture pour retomber ensuite inanimé sur la route.

Des passants ainsi que M. Turotte s'empressèrent auprès du malheureux, mais il avait déjà cessé de vivre.

D'après les papiers trouvés sur lui, il s'agit de M. Sanctorum Jules, 37 ans, demeurant 13, rue Malesherbes, à Fives-Lille.

Les gendarmes de Pont-à-Marcq ont commencé immédiatement l'enquête, pour établir les responsabilités, aucune personne autre que l'automobiliste n'ayant été témoin de l'accident.

Le Parquet a été prévenu et le corps du malheureux a été déposé dans une maison voisine en attendant la décision qui sera prise.

UNE NOUVELLE AUTOMOTRICE SUR RAILS, A MAUBEUGE

Nous avons signalé récemment que les Aciéries du Nord, qui ont des usines à Maubeuge et à Hautmont, avaient mis au point une automotrice sur rails, robuste et rapide dont les essais ont été concluants.

Hier mercredi, la Direction des Aciéries avait convié à Maubeuge, les directeurs ou délégués des grands réseaux pour leur présenter le nouvel engin.

Les réseaux du Nord, de l'Etat, du P. O., du P.-L-M., du Midi, d'Alsace-Lorraine, étaient représentés. M. le Chef du contrôle de la Direction des Chemins de fer au Ministère était également présent. Une conférence fut faite par M. Lambert, directeur des Aciéries et l'automotrice, exposée avec toutes ses particularités.

Nous ne connaissons pas le résultat des entretiens, mais les hauts fonctionnaires des chemins de fer on paru captivés par ce véhicule si nouveau et pratique appelé à rendre d'appréciables services.

LE CONGRÈS DES SAPEURS-POMPIERS A DUNKERQUE

On sait que le dimanche 2 juillet prochain, le Congrès de l'Union des Corps de Sapeurs-Pompiers du Nord de la France, se tiendra à Dunkerque, sous la présidence de M. Roger Langeron, Préfet du Nord, Commandeur de la Légion d'Honneur, président d'honneur de l'Union et de M. Charles Valentin, maire de Dunkerque.

En voici le programme :

Samedi 1er juillet : A 21 h., grande retraite aux flambeaux par les sapeurs-pompiers, avec le concours de l'Harmonie Municipale de Dunkerque.

Dimanche 2 juillet : A 6 h. 45, place de la Gare, réception des corps de sapeurs-pompiers ; à 9 h., dépôt d'une gerbe au Monument des Fusiliers-Marins; à 9 h. 15, à l'Hôtel de Ville, réunion du Conseil d'administration ; à 10 h. 15, dans les Salons de l'Hôtel de Ville, Congrès ; à 12 h., à l'Hôtel de Ville, réception des délégations par la Municipalité ; à 12 h. 30, place Jean-Bart, concert ; à 12 h. 30, banquet officiel dans les salons de l'Hôtel du Chapeau Rouge (prix : 30 fr.) ; à 14 h. 30, rue du Fort-Louis, rassemblement pour le défilé ; à 15 h., place Jean-Bart, défilé des corps de sapeurs-pompiers ; à 15 h. 30, place Jean-Bart, démonstration par les sapeurs-pompiers de Dunkerque : gymnastique, sauvetage par l'échelle à crochets ; attaque d'un feu ; manœuvres régionales.

A 18 h., à l'Hôtel de Ville, distribution des primes réservées à tous les corps ayant pris part au défilé ou aux manœuvres : à 18 h. 30, place Jean-Bart, concert ; à 21 h., au Parc de la Marine, grand bal ; à 22 h., place Jean-Bart, grand feu d'artifice.

Pendant la journée : réjouissances diverses à l'occasion du Congrès et du raccoroc de la ducasse.

Exposition du feu (matériel d'incendie et de sauvetage), du samedi 1er juillet au lundi 3 juillet.

L'assassinat d'une cabaretière à Lille

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

Il arriva tout essoufflé dans l'appartement de ses parents.

— Je suis passé par le café. La porte était ouverte.

— Déjà ?

— Oui, j'ai crié, Mlle Averlon ne m'a pas répondu.

— Tiens, c'est drôle.

Quelques minutes après, Jean redescendait. Il avait entendu l'appel du car K. C'est le tramway qu'il prend tous les matins à la même heure. Dans le couloir, il hésita : « Si j'allais dire bonjour à ma vieille amie Hélène ? » pensa-t-il. Par la porte du couloir, il entra. La porte était toujours ouverte. La salle déserte. Une chope de bière vide semblait témoigner qu'un client était déjà entré. La porte vitrée qui s'ouvre sur la cuisine, dans l'arrière-boutique, était fermée. Le tram K, au loin, s'en alla. Le petit Jean eut cette presidence qui précède les découvertes sensationnelles de quelque chose de terrible qui se cachait derrière les carreaux couverts de papier de la portière close. Il clapota la vitre. Le silence. Dehors, les mille bruits de la rue frappaient l'air. Jean hésita encore, écouta et puis, tout doucement, tourna l'espagnolette.

Un enfant devant le cadavre d'une assassinée

Un enfant découvre le cadavre d'une assassinée ! Imagine-t-on bien exactement l'effroi de la première seconde, la terreur qui suit, l'émotion qui étreint la gorge. Jean Durieux ne se complut pas longtemps au spectacle d'une pauvre vieille égorgée, la langue pendante et noire, du sang répandu partout, du désordre de la pièce. Il poussa un cri et remonta à l'étage en courant et laissant toutes les portes ouvertes.

Devant sa mère, il s'effondra :

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? mon petit.

— M'man, c'est épouvantable... en bas... Mlle Hélène égorgée... assassinée !...

Mme Walgraeve descendit à son tour et alla tout droit à la cuisine. Elle ouvrit les fenêtres, poussa les volets et elle vit l'horrible chose.

A plat ventre, au pied du divan-couchette, Mlle Averlon baignait dans une mare de sang coagulé. Un édredon rouge recouvrait une partie du cadavre. Les oreillers, traversins, draps, couvertures de la literie étaient répandus sur le carrelage. Des papiers traînaient sur des chaises. Un sac à main bâillait sur un coin d'un buffet. Les tiroirs étaient tirés, saccagés.

Mme Walgraeve n'osa toucher à rien. Elle alerta les voisins, donna un cordial à son fils, qui put s'en aller à son travail.

Toute la police alertée

Alors, la nouvelle de l'assassinat se répandit. Le marchand qui pose tous les jours notre journal sur une table du café, le laitier qui verse sa « pinte » tous les matins, l'épicier, le droguiste, les passants, tout le monde s'arrêta, entra et subit cette vision affreuse.

Du centre de la place, les agents cyclistes Bourbon et Destombes aperçurent l'animation anormale de cet angle de rues. A grands coups de pédale, ils s'approchèrent. Mme Walgraeve les renseigna. Tandis que l'un d'eux gardait la porte d'entrée, l'autre s'empressa de courir au commissariat du 5e arrondissement, place du Marché-aux-Chevaux, d'où on alerta M. le commissaire Derret.

L'appareil policier tout entier entra en fonction. C'est un fait unique à Lille, depuis le crime de la rue des Postes, — en 1928, — que de voir fonctionner, tous à la fois, les divers services de la police locale.

Ce qui donne tant d'importance à ce macabre événement, ce sont les circonstances du crime, — modèle du crime crapuleux, — l'acharnement sauvage de l'assassin sur la pauvre vieille percluse de rhumastimes, le saccage de la pièce, la fuite du coupable, le manque d'indices pour rechercher cet infâme assassin.

Tout cela, les policiers l'ont compris de suite, depuis les agents cyclistes diligents jusqu'au parquet, en passant par M. Derret, commissaire du quartier, qui entreprit de faire les plus méticuleuses constatations qu'il doit, aidé qu'il était pour cela par son secrétaire, M. Duvivier. M. Sabaterie, chef de la sûreté, entouré des inspecteurs Remy, Berthe, Delmer et Voleur, M. Coissard, commissaire central, les photographes Lucas et Joveniaux, de la sûreté, le service anthropométrique, tous se rendirent en toute hâte sur les lieux.

Peu après, le parquet de Lille descendit. M. Bornay, procureur de la République, avait tenu à diriger en personne les préliminaires de l'enquête, avec M. Glorian, juge d'instruction, assisté de M. Lavallard, greffier. M. le docteur Villedent, médecin-légiste, s'était joint au parquet. Ajoutez à cela une demi-douzaine d'agents pour assurer le service d'ordre, une centaine de curieux amassés sur les trottoirs environnants, la voiture d'ambulance, et vous aurez une idée de l'importance de l'événement dont la place de Tourcoing, quiète et sans vacarme à l'ordinaire, était, hier matin, le théâtre.

Premières investigations

Les constatations faites par les enquêteurs furent longues. Il importe de ne rien laisser au hasard. On s'inquiéta d'abord des parents de la victimes. Mlle Averlon a deux sœurs. L'une, Mlle Marguerite Averlon, domiciliée à *Arras*. Prévenue par fil, elle arriva à Lille dans la matinée. L'autre sœur, Mme Madeleine Averlon, qui a deux filles, Lucienne et Hélène, et un garçon, André, ce dernier âgé de 19 ans. M. et Mme Georges Averlon tiennent un café non loin des lieux du crime, 46, rue de La Bassée. Toute la famille, avertie, se rendit place de Tourcoing et leur peine était profonde.

Les constatations furent plus laborieuses, car l'appartement de la victime était dans un grand désordre.

La signature du coupable ?

L'assassin n'aurait-il pas laissé sa « signature » sur un meuble, sur les murs ? Cette signature, c'est l'empreinte d'un doigt, d'une main, un objet perdu. Les rideaux du café étaient baissés. La bonne vieille avait accompli à peu près tous ces gestes familiers accoutumés le soir avant de s'apprêter à se coucher et avant l'agression qui s'est vraisemblablement produite à la tombée de la nuit. Le verre vide posé sur le comptoir n'était-il pas celui du dernier client, ce client inconnu et de la dernière heure, qui attendait le moment propice pour bondir, étrangler, égorger, voler la pauvre vieille fille, lâchement.

L'épicerie-boutique avoisinant le cabaret du crime et où la patronne a refusé, mardi soir, de servir un individu aux allures louches.

Les traces perçues sur le verre de bière furent enregistrées. Le tiroir-caisse avait été ouvert. On avait négligé de se saisir de la petite monnaie. C'est tout pour ce qui concerne la salle de café.

Dans le désordre d'une cuisine saccagée

La cuisine est petite et beaucoup de meubles y sont accumulés. Sur le divan le sommier est à nu. La literie a été rageusement jetée pêle-mêle sur le sol. Un tiroir d'un petit buffet est à demi tiré. L'assassin y a pris le grand couteau à pain pour égorger sa victime. Un placard contient 100.000 francs en obligations. Soit que le bandit ait ignoré cette cachette, soit qu'il ait jugé imprudent d'y toucher, ces valeurs ont été retrouvées intactes dans un coffret en fer. Un grand buffet adossé à la cloison qui sépare la cuisine du couloir a visiblement fait l'objet de l'attention du coupable. Sur un coin de ce meuble le sac à main est vide. L'homme n'a conservé que l'argent, 3.000 francs, le reste il l'a laissé tomber à terre.

Reste la question des fenêtres éclairant la cuisine et qui s'ouvrent sur la rue Henri-Loyer.

La maison est vieille, loyer d'avant-guerre. Le propriétaire n'a pas souci d'y faire des réparations. Tout branle dans ce café, les châssis ferment mal, les persiennes s'accrochent difficilement, les carreaux de la devanture tremblent au moindre coup.

Les fenêtres toujours ouvertes dans la journée étaient fermées la nuit, les volets aussi. Mardi soir, elles l'étaient, puisque pour inonder la pièce de lumière Mme Walgraeve se rappelle les avoir ouvertes.

Parents, amis, voisins, tous les gens qui pouvaient par leurs déclarations, permettre à la justice de faire les premiers pas de l'enquête furent entendus. Puis l'ambulance transporta le corps de la malheureuse à l'Institut médico-légal, les magistrats se retirèrent, on apposa les scellés un peu partout dans le rez-de-chaussée de la maison et la place de Tourcoing reprit l'aspect calme et tranquille qu'elle a d'ordinaire, d'une grand'place de sous-préfecture.

Une bonne vieille fille

Notre enquête s'est continuée tandis que M. Sabaterie, chef de la sûreté, organisait la sienne. Un de nos collaborateurs s'est simplement informé. Les renseignements obtenus par la suite au hasard de l'enquête, sont toujours, en pareil cas, un peu confus. Il faut les diluer pour en extraire le pur suc.

Cette excellente femme, célibataire endurcie, qui vient de mourir le plus misérablement qu'il soit, est née à Steenwerck et a longtemps habité avec ses parents à Arras, avant de venir s'installer à Lille. Depuis 1898, on lit sur l'imposte de la porte d'entrée de l'estaminet, ce nom bien connu : « Café Averlon ». L'un après l'autre, le père et la mère, sont morts et Mlle Hélène Averlon est demeurée seule propriétaire de ce modeste établissement. Le travail, l'âge ont vieilli prématurément cette femme. Les rhumatismes l'ont rendue infirme ou presque. Un couple ami, anciens concierges des environs, l'aidaient un peu tous les jours, lui M. Charles, « bricolait » de temps en temps, elle, Mme Charles servait de femme de ménage. Tous les matins le café ouvrait à 7 heures tapantes et tous les soirs, les voisins entendaient le bruit sec des persiennes qui s'accrochaient à un chambranle de chaque fenêtre. Il était alors 21 heures.

La clientèle

Là clientèle ? De braves gens du quartier qui venaient lire le journal et discuter, faire une manille et jeter les dés sur le comptoir. Lorsqu'on construisit un building sur la place de Tourcoing, bon nombre de cimentiers, plâtriers, manœuvres et maçons, vinrent se désaltérer là. C'étaient pour la plupart des Italiens, des Polonais, des Belges. Ils firent mieux. Ils prirent leur repas de midi. L'immeuble est terminé depuis un an. Ces ouvriers sont loin, mais des amis, étrangers comme eux, ont connu la brave vieille fille... et ils continuent de fréquenter le petit café Averlon.

L'assassin est-il un ancien client ? Il semble qu'il faille avant toutes choses envisager cette éventualité. L'homme qui a eu l'audace de « faire le coup » paraissait connaître les habitudes de la patronne et les alitres de la maison.

L'heure du crime

On peut s'amuser au facile jeu des hypothèses sur ce thème et donner plusieurs formes de la manière dont ce crime a été commis. Dans les suppositions qu'on se permet de faire dans ce cas, il suffit d'un rien aussi imprévu qu'imprévisible pour que se trouvent démolies les raisonnements les plus rigoureux comme les plus logiques.

Il est cependant intéressant de connaître l'heure du crime. M. Vielledent, médecin-légiste, a pratiqué l'autopsie de la victime hier après-midi. Il a trouvé dans l'estomac un certain amas d'aliments. A l'examen il pourra se prononcer sur le temps qui s'est écoulé entre le moment où ces aliments ont été avalés et celui où ils ont cessé de subir l'opération digestive, c'est-à-dire celui de la mort. Encore faudra-t-il savoir à quelle heure la victime dînait, le soir, sans doute vers 20 heures.

La porte d'entrée du café est demeurée ouverte toute la nuit. M. Walgraeve se souvient de l'avoir vu béante à 21 h. 45 lorsqu'il rentra se coucher.

Le jeune neveu de la victime, André Averlon, passant place de Tourcoing à 20 h. 30 a vu sa tante dans le café.

L'heure se situe donc entre 20 h. 30 et 21 h. 45.

Morte... mystère !

L'autopsie a encore révélé que la strangulation qui a précédé le coup de couteau était, elle aussi, mortelle, mais la malheureuse a sans doute voulu crier au moment où la brute l'étranglait, et pour la réduire au silence, il lui a tailladé la gorge et coupé net la carotide. Aucune autre trace de violences n'a été constatée par le praticien.

Cet étranglement suivi d'un coup de couteau prouve que l'assassin a été reconnu par sa victime. Morte, elle se taira. Si le bandit n'avait songé qu'au cambriolage, un coup de poing eut suffi pour réduire cette rhumatisante à l'impuissance.

Les gens suspects

Après un crime comme celui-ci, il se trouve toujours un tas de gens qui ont vu avant l'heure présumée de l'assassinat, des individus louches rôdant autour de la maison. Nous écartons ce que M. Blas, employé des tramways, a vu de suspect la veille du crime : trois hommes aux allures étranges, c'est beaucoup pour une paralytique.

Nous préférons écouter d'une oreille attentive l'épicière de la rue Henri-Loyer, qui nous a dit :

— Mardi soir, vers 20 h. 30, un homme d'une quarantaine d'années, trapu et à mine patibulaire est entré dans le magasin. Il ne savait pas au juste ce qu'il voulait acheter. L'aspect de cet homme m'effraya. Il paraissait avoir un peu bu. Il demanda à boire, je refusai de le servir et le mis à la porte.

Cette commerçante n'est pas loin de croire qu'elle s'est un moment trouvée devant l'assassin.

Recherches...

Mlle Hélène Averlon disposait d'une chambre au 3e étage qu'elle louait depuis que son infirmité lui interdisait l'effort de monter soixante marches. Il ne sera pas inutile de rechercher les différents locataires qui ont occupé cette pièce.

Rechercher, rechercher... Tout est à trouver pour résoudre le mystère de cet épouvantable assassinat, de ce crime crapuleux qui émeut la population lilloise, fait se dresser toute la police parce qu'un soir un bandit lâche et sauvage s'est acharné sur une vieille malade, l'a étranglée, égorgée et a volé ses économies.

Dans le bilan des crimes, il faudra cataloguer celui-là dans la catégorie des plus cruels et des plus horribles.

Espérons qu'on n'aura pas à le classer dans la liste des crimes impunis.

UN OUVRIER ÉLECTROCUTÉ A BREBIÈRES, PRÈS D'ARRAS

M. Leclercq François, 23 ans, occupé à des travaux au pont roulant de *Brebières*, près d'Arras, voulant faire un changement sur un pylône électrique, reçut une forte décharge du fluide.

Le malheureux, qui est père de famille, ne tarda pas à expirer des suites d'atroces brûlures.

LE MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS DANS NOTRE RÉGION

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

Après une courte et cordiale allocution de M. le préfet de l'Aisne qui excusa les parlementaires absents, M. Paganon ne dit que quelques mots pour se féliciter de voir une union aussi large s'affirmer, comme elle se fit sur d'autres domaines, sur l'importante question qui fait l'objet de la visite de ce jour.

Au Canal du Nord

M. Paganon doit être un sportif, en tous cas très entraîné aux multiples fatigues que lui imposent les devoirs d'une lourde charge, puisqu'au lendemain de son voyage à Nantes, il n'a pas hésité à s'imposer, par un après-midi au soleil généreux, les multiples haltes que représente le pèlerinage du canal du Nord.

Il a tenu à voir par lui-même et à se faire expliquer l'importance de chaque ouvrage d'art depuis l'Ecluse d'Allaines, formidable travail dynamité par les Allemands, jusqu'au point de départ du canal à Arleux, en passant par les travaux imposants de Ruyaulcourt et d'Havrincourt.

Auparavant, de la hauteur de Cléry, qui domine les marais de la Somme, il avait recueilli de M. Soleil des explications techniques sur les sections amorcées et celles qui restent. En fait, une seule section avait été réservée avant guerre, celle du raccord au canal de la Somme. On se trouve en présence d'une vaste zone marécageuse avec des épaisseurs de 10 à 15 mètres de tourbe et terrains mouvants qu'il faut traverser. Il fut précisé au Ministre que les terrains sont acquis, le tracé fait, et que trois projets ont été établis pour mener à bien une œuvre difficile, mais non impossible. Ces six kilomètres au maximum sur un parcours de 60, représentent une grosse mais nécessaire dépense.

En maintes haltes, le Ministre parut impressionné par l'importance des travaux déjà accomplis et qui ont nécessité de gros sacrifices.

Lorsqu'on s'approcha de la région de Marquion, les élus de la région lui firent part de maintes doléances des populations riveraines, pour lesquelles un canal mort représente une gêne considérable, alors que son achèvement aiderait au contraire précieusement à l'écoulement d'une forte production industrielle et agricole.

L'impression du Ministre

Avant de regagner Lille, où il est l'hôte de M. le Préfet du Nord, M. Paganon a résumé en quelques mots l'impression de cette longue randonnée en s'adressant aux représentants et élus de la région : « J'ai vu une œuvre énorme, impressionnante, dont je ne pouvais me faire une idée que par une visite sur place. Je comprends vos raisons et votre impatience. Je ferai compiler par mes services une étude d'ensemble que je vous soumettrai en vous convoquant tous à nouveau, comme je l'ai fait en toute cordialité et sans idée préconçue. Il restera alors à envisager le problème financier et sur ce terrain, vous comprenez que la situation actuelle ne me permet pas de prendre d'engagement. Restez cependant assurés que je ne m'inspirerai finalement que de l'intérêt général du pays »

La journée de jeudi

M. Paganon quittera Lille ce matin, à 8 heures, pour se rendre d'abord dans le Pas-de-Calais, à Bethune et dans la région de Saint-Omer. Il sera l'hôte, à midi, de la Chambre de Commerce de Dunkerque et regagnera Paris dans la soirée, après une visite à Calais.

LE 103e ANNIVERSAIRE DE Mme LEPRINCE, DE CALAIS

Mme Vve Leprince-Leuliet, la centenaire de Calais, entrera dans sa 104e année, lundi prochain 12 juin.

A cette occasion, un brave habitant du Quartier des Calliouz, qui s'intéresse particulièrement au sort de la doyenne des Calaisiens, a mis tout en œuvre pour organiser une manifestation de sympathie qui aura lieu en son honneur dimanche prochain.

M. le Directeur des Orphelins de Calais a bien voulu prêter le concours de la Fanfare des Orphelins, pour rehausser l'éclat de cette manifestation à laquelle se joindront quelques délégations de sociétés.

D'autre part, Mme et M. Léon Vincent, député-maire de Calais, ont bien voulu promettre de se rendre au domicile de Mme Vve Leprince, 28, rue Augereau, le même jour, vers 11 h. 45, pour lui apporter leurs hommages.

La Fanfare des Trompettes prêtera également son concours gracieux à cette manifestation de sympathie.

Une délégation des vieux travailleurs viendra saluer sa vénérable présidente.

ECHOS et CARNET

CALENDRIER. — Jeudi 8 juin 1933. — Soleil : lever, 3 h. 50 ; coucher, 19 h. 49 ; Lune : lever, 21 h. 4 ; coucher, 3 h. 12. — Pleine lune.

Aujourd'hui : Saint-Médard. — Demain : Saint-Félicien.

MÉTÉOROLOGIE. — Station de Lille. — Observations faites le 7 juin 1933, à 18 h. Baromètre : 760 mm. 6 ; baisse depuis la veille, à 17 h. : 0 mm. 1 ; Thermomètre : Fronde : 25.5 ; Minima : 16.4 ; Maxima : 28.3 ; Etat hygrométrique : 50 ; Hauteur d'eau tombée depuis la veille, à 17 h. : Néant ; Direction du vent : Est-Sud-Est ; Force : Assez fort ; Etat du ciel : pur ; Temps probable pour jeudi : chaud ; Assez beau.

PRÉVISIONS DE L'OFFICE NATIONAL. — Région Nord. — Même temps ; Ciel légèrement brumeux, clair ou quart couvert. Vent, secteur Nord-Est, faible ou modéré. Maximum de température sans grand changement.

L'INCENDIE DE L'HOPITAL GÉNÉRAL A DOUAI

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

Il fallut attendre la grande échelle de sauvetage pour pouvoir atteindre le foyer qui, par suite d'un vent violent s'étendait avec une rapidité surprenante.

Les autorités sur les lieux

De nombreux personnages officiels ne tardèrent pas à se présenter.

MM. Butterlier, sous-préfet ; Pennel, capitaine des pompiers ; Picquendart, colonel du 15e d'Artillerie ; le commandant Laude, major de la garnison ; Proust et Canivez, adjoints au maire, se concertèrent alors pour prendre les mesures que comportait la situation. Ces messieurs chargèrent M. Rogé, secrétaire-adjoint de la mairie d'appeler au secours les pompiers de Lille, Cambrai, Waziers, Aniche-Ville et Aniche-Mine, Somain, etc....

Sur place, on remarquait encore MM. Beylot, procureur général ; Follin, Rouze, administrateur de l'Hospice et du Bureau de Bienfaisance ; le colonel Auffel, commandant d'armes ; Bégue, secrétaire général de la mairie; Guironnet, maire de Waziers, etc..

Le docteur Faucheux resta en permanence prêt à intervenir si des accidents survenaient.

Aucun affolement ne se produisit dans le personnel de l'Hôpital, car aucune vie n'était en danger dans les bâtiments sinistrés.

La troupe sauve le matériel

Les soldats sauvaient le matériel et lançaient dans les cours des amoncellements de linge et de vêtements.

D'autres militaires mettaient en batterie, en attendant des secours plus efficaces, de pauvres pompes à bras, dont l'effet était disproportionné avec l'importance du sinistre qui gagnait toujours de chaque côté de l'immense bâtiment parallèle à la rue Charles Merlin.

Un instant d'émotion

Il y eut un instant d'émotion, lorsque les flammèches mirent le feu à l'élégant clocheton qui surmonte la chapelle.

Une dizaine de volontaires se précipitèrent de façon à ne pas déranger les sapeurs occupés à combattre le fléau dans toutes les cours du vaste établissement hospitalier.

Et ce nouveau foyer fut rapidement maîtrisé.

Le feu s'est déclaré dans un vestiaire

Le feu avait pris naissance dans le vestiaire des orphelines, installé dans les combles du bâtiment.

Aux étages inférieurs se trouvent l'immense dortoir des hommes et les logements de la communauté.

Heureusement, les greniers sont complètement dallés et une épaisseur de maçonnerie assez forte portegea les étages inférieurs. C'est grâce à cette circonstance que l'incendie n'a pas détruit tout l'Hôpital Général.

De tous côtés arrivent les secours

Vers dix-sept heures, les secours commençaient à s'organiser sérieusement, des torrents d'eau étaient déversés sur les charpentes et chassaient les ardoises qui s'abattaient dans toutes les cours avec un bruit sinistre. L'atmosphère était irrespirable, les courageux sauveteurs se plaignaient de souffrir de picotements dans les yeux.

On remarqua un puissant appareil de la Compagnie Générale des Pétroles qui arriva de Courcheletes et s'installa dans la cour d'honneur.

On recherche la cause du sinistre

A 19 h. 30, les pompiers établissent un service de surveillance, après avoir fait sauter les sablières de la toiture sinistrée. Les 40 vieillards habitant le bâtiment ont été hospitalisés à l'Hôtel-Dieu. Les dégâts peuvent être évalués à environ 500.000 francs.

Quant à la causse de l'incendie, elle n'a pu être déterminée. On suppose qu'il fut provoqué par une fissure de cheminée, mais ce n'est pas certain. Seule, l'enquête pourra l'établir.

AU CONSEIL DÉPARTEMENTAL D'HYGIÈNE DU NORD

Le Conseil départemental d'hygiène du Nord s'est réuni sous la présidence de M. le docteur Combemale, vice-président.

18 membres étaient présents à la séance.

Le Conseil a examiné les affaires suivantes : Agrandissement du cimetière communal d'Eppe-Sauvage, rapporteur, M. Dollé ; Dépôt de liquides inflammables (1.000 litres) à Maubeuge ; Dépôt d'essence et de pétrole (20.000 litres), à Recquignies ; Cuisson d'huiles de lin pour la fabrication des coulants à Jeumont, rapporteur, M. le colonel Randoux ; Atelier de teinturerie et nettoyage de vêtements, à Fourmies, rapporteur, M. Rolants ; Communication d'un arrêté préfectoral du 18 mai nommant M. Gervois, inspecteur divisionnaire du travail à Lille, membre titulaire du Conseil départemental d'hygiène.

Des félicitations sont adressées à M. le Professeur Louis Dollé, à l'occasion du prix d'hydrogéologie (fondation E.A. Martel) qui lui a été attribué par la Société de Géographie de France.

La prochaine réunion du Conseil départemental d'hygiène est fixée au mercredi 21 juin 1933.

UN FERRY-BOAT DUNKERQUE-DOUVRES

On dit que M. Watier, directeur des Ports et Voies navigables, est très partisan de l'institution à Dunkerque, d'un ferry-boat franco-britannique et l'on assure aujourd'hui que Dunkerque serait l'aboutissant du ferry-boat de Douvres et que ce serait chose presque décidée.

FEUILLETON DU 8 JUIN 1933. — N. 40

LE POIDS DE LA FAUTE

par Daniel RICHE

— Je ne sais, moi... Les femmes sont si bizarres... De toutes façons vous dites m'aimer et vous me laissez partir seul !

— Marc, j'ai pris des engagements, j'ai des devoirs...

— Le Devoir, qu'est-ce que le Devoir ?...

— L'exigence du jour... Claude est un pauvre malade... Si, demain, il mourait d'émotion, quel remords !

— Rien n'étouffera notre joie d'être enfin réunis. Embarquons-nous et bravons jusqu'au port toutes les fatalités : le déchaînement vengeur des flots, la colère des ouragans !... Voulez-vous essayer dans la tempête combien mon âme est forte et mes bras sont puissants ?... Je vous serrerai contre moi, frissonnante de peur, votre voix criera suppliante, mais la mer rugira plus fort pour couvrir la prière et vous sentirez soudain mes baisers dans les baisers du vent qui mêlera nos chevelures.

L'ardeur de sa passion la bouleversa. Ce fut d'elle-même qu'elle eut peur :

— Non, non, bégaya-t-elle, il ne faut pas...

Il se méprit sur sa crainte. Sa fièvre abattue, il se plaignit doucement :

— Vous préférez me laisser partir ?...

— Je ne puis faire autrement... Cela vaut mieux. Les hommes ne savent pas souffrir... Ils manquent de patience.

— Et vous ?

— Moi, malgré tout, j'espère que l'heure viendra de mon bonheur... Hélas ! à ce moment, peut-être serais-je effacée de votre mémoire, si vous êtes aussi loin !

— Oh ! Yvette...

Mais il ne devait plus la supplier. Elle n'aurait plus le courage de le quitter :

— Au revoir, Marc, je dois rentrer.

— Une minute, Yvette, rien qu'une minute !... Notre dernière minute !...

Il l'avait entraînée à l'extrémité de l'allée, il la fit asseoir, resta debout près d'elle.

— Notre dernière minute, soupira-t-elle. Oh ! non, venez me dire adieu.

— A quoi bon, devant votre mari, votre tante...

— Ah ! je ne vous l'ai pas dit : tante Isabelle est à Nice pour quelques jours. Maroussia l'a fait nommer, à sa grande joie, dame patronesse de la kermesse des blessés... Venez !

— A quoi bon, répéta-t-il, d'autres nous troubleraient...

— C'est juste, à quoi bon ? Pourtant, en face de ces indifférents, nous parvenions à nous comprendre — les paroles sont les ca